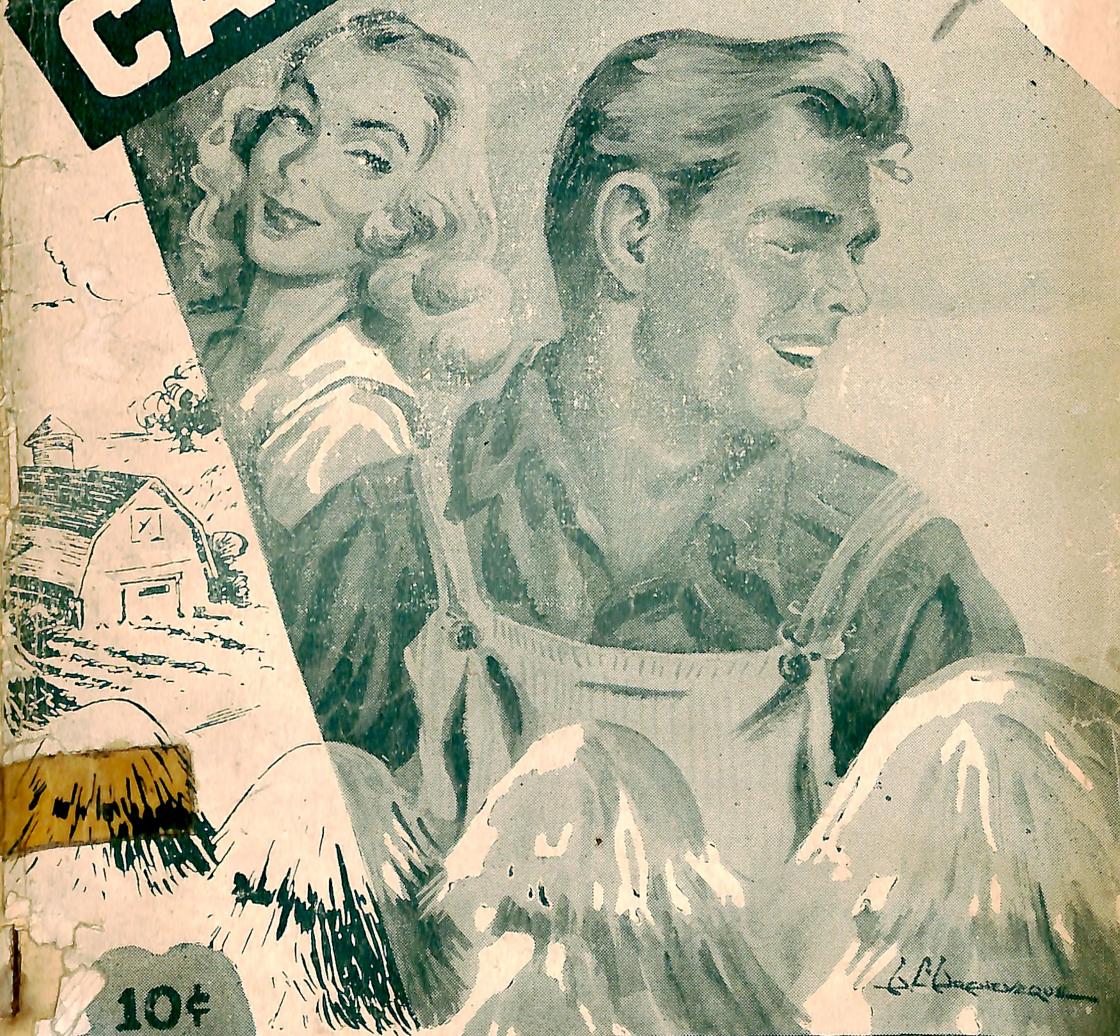


de plus belle  
**CADEAU**



10¢

NUMÉRO 78

**ROMAN D'AMOUR**  
ÉDITIONS POLICE JOURNAL

EN VENTE:



## Noël de cowboys

Grand roman de cow-boys par PAUL VERCHERES

Alfred Nolin vient d'être ruiné par un adversaire sans conscience.

Fou de vengeance, il part pour l'ouest où Benjamin s'est enfui.

Là, il rencontre son ennemi avec un journaliste et une jeune fille belle à damner un saint.

Alfred a promis à Verchères de suspendre sa vengeance, d'un autre côté, lorsqu'il voit la vertu de Simone en jeu, il hésite...

Laissera-t-il la justice suivre son cours?

*En vente chez votre dépositaire 10 cts*

# Le plus beau C A D E A U

Par PAUL VERCHERES

### PERSONNAGES

JEAN-BAPTISTE OUIMET, cultivateur et grand-père.

CAROLINE, sa femme, la vieille grand'mère.

ARMAND OUIMET, fils de Jean-Baptiste.

ALDENA, épouse de ce dernier.

TANCREDE, leur fils.

LOUISE, leur fille, héroïne de cette histoire d'amour.

Autres enfants: arcade, j.b., marcelle, marguerite et hilda.

EMILIEN MARTEL, jeune avocat à l'aise.

ANATOLE MONTREUIL, jeune fils de cultivateur.

HENRI OUIMET, jeune montréalais ...

WILLIAM WEEMETT, l'oncle des états.

...et autres.

"Dans l'bon vieux temps,  
ça s'passait d'même..."

La direction des éditions Police-Journal, m'a demandé d'écrire un roman spécial pour le Jour de l'An.

Ce fascicule est édité et imprimé à Montréal par Police-Journal Enrg.  
1130 rue Lagacheville est, Montréal. Fr. 1182-3. Tous droits réservés  
1949 par l'éditeur. Les noms des personnages de ce roman sont fictifs  
et ont été choisis au hasard.

Je me suis rendu à leur désir d'autant plus que j'adore revivre, même sur la machine à écrire les bonnes vieilles coutumes de chez-nous, coutumes qui font la force et l'avenir de notre race et qui sont, par leur prolongation, presque éternelles.

Il y a sur le Boulevard Sainte-Rose, entre Sainte-Rose-Ouest et Sainte-Rose elle-même, une petite grotte surplombée d'une sobre croix, grotte élevée à la gloire de Sainte-Thérèse de Lisieux.

L'autre jour, comme je passais devant cette grotte, l'idée maîtresse de ce roman me vint à l'esprit.

Donc, amis lecteurs, rencontrez la grande famille Ouimet, cultivateurs et anciens colons.

C'est la vie de cette famille et particulièrement celle de la jeune Louise Ouimet que je commence à vous raconter, suivie du plus beau cadeau du monde.

Paul Verchères.

## CHAPITRE I

### LA FAMILLE OUIMET

L'arrière grand-père de cette famille avait défriché dans les temps héroïques du curé Labelle la terre actuelle des Ouimet sur le Boulevard Sainte-Rose, non loin de Plage-Laval.

L'arrière grand-père était mort depuis plusieurs années.

Cependant, le grand-père Jean-Baptiste et sa femme la vieille grand-mère Caroline vivaient encore.

Ils s'étaient "donnés" à leur enfant, Armand Ouimet père d'une famille de sept.

Tancredi, jeune aux muscles d'acier.

Louise, l'héroïne de cette histoire d'amour.

Enfin, les petits: Arcade, Marcelle, Margot et Hilda.

C'était au mois de mai, par une belle journée.

Tout le monde était aux champs même le grand-père, la grand-mère et Aldéa, l'épouse d'Armand.

Les fourches souignaient le foin comme on souigne les quadrilles de chez-nous.

Et puis le ciel se couvrit.

Un orage éclata.

On rentra à la maison.

La petite Marguerite alla tout de suite se jucher sur les genoux de son grand-père.

—Conte-moi une histoire, pépère.

—Ma belle petite Margot, tu sais bien que je t'ai rencontré toutes celles que je sais. L'enfant sauta d'un sujet à l'autre:

—Pépère, on est-y encore loin du jour de l'an?

—Oh oui, petite.

—Tu sais, pépère, que le traîneau que tu m'as donné au dernier jour de l'an est brisé.

—Espèce de brise-fer, dit le grand-père avec une fausse sévérité dans la voix. L'enfant dit alors:

—J'en voudrais un autre.

—Un autre quoi?

—Mais, pépère, un autre traîneau.

L'aïeul scurit finement et murmura à l'oreille de la petite Margot:

—J'ai un gros secret pour toi.

—Quoi? oh, pépère, dites-le moi ce gros secret tout de suite.

—Eh bien, Margot, ton traîneau du jour de l'an est déjà commencé.

—Je puis le voir...?

—Voyons, voyons, petite, ne m'en demande pas trop je t'en ai déjà trop dit.

A ce moment Caroline, la vieille grand-mère, parut dans l'embrasement de la porte.

—Oh, vilain mari, dit-elle au grand-père, c'est ainsi que tu gâtes les enfants, je t'ai toujours dit, Jean-Baptiste, que tu avais une trop grande gueule, tu sais bien que la surprise, quand il s'agit de cadeaux, est l'élément le plus important, tu viens de gâcher le jour de l'an de Margot parce que tu as trop parlé.

Baptiste regarda sa vieille en souriant et dit:

—Chacun ses défauts, moi je parle trop et toi tu écoutes trop aux portes en cachette.

Une voix vint alors de la cuisine:

—Le souper est prêt, tout le monde, venez.

C'était Aldéa, la bru du grand-père et de la grand-mère qui venait de parler.

Après un long bénédicité ils s'assirent à table et mangèrent du bon ragoût de pattes.

Armand Ouimet dit alors à Louise:

—Ça coûte cher, ma fille, de te faire apprendre le piano; pourquoi ne nous joues-tu pas la valse du souvenir?

La vieille Caroline entra dans la conversation:

—Oui, il me semble que la musique me réconforterait un peu des lourds travaux d'aujourd'hui.

Louise se leva.

Elle était blonde comme le foin qu'elle venait de cueillir.

Blonde, élancée, bien faite et avec, au-dessus de sa poitrine merveilleusement développée, un visage de Madone au sourire angélique.

Elle joua la valse du souvenir, puis ce fut une interminable série de demandes de morceaux qu'elle exécuta sans flancher.

Il était neuf heures quand Armand se leva et dit:

—Mes enfants, il est temps d'aller se coucher, car s'il fait beau demain nous avons une grosse journée de travail à faire.

## CHAPITRE II

### LE SECRET DE LOUISE

Quand il avait eu 18 ans Tancrède Ouimet, l'aîné des garçons avait obtenu d'avoir sa chambre à part chez lui.

Quand elle avait eu 16 ans, Louise avait obtenu le même privilège.

Ce soir-là la jeune fille était couchée sur son moelleux lit de plume.

Mais elle ne pouvait pas dormir.

Elle avait un secret.

Un gros secret sur le coeur.

Oh, pas un secret malheureux.

Non, non.

Un secret radieux de bonheur.

Soudain elle prit une décision.

Elle se leva, endossa une robe de chambre et se rendit à une autre porte sur le même étage.

La voix de la vieille Caroline demanda:

—Qui dont est là?

—C'est moi, Louise.

—Que veux-tu, ma petite?

—Vous parler, mémère.

—Entre donc.

L'aïeul et sa femme étaient couchés dans un de ces vieux lits d'autrefois, large, immense.

La vieille dit:

—Ne parle pas trop fort, ton grand-père dort, de quoi s'agit-il, mon enfant?

—J'ai un secret ...

—Un secret qui te pèse sur le coeur ... ?

—Oh non, mémère il ne me pèse pas sur le coeur, si léger est-il qu'il veut absolument s'envoler vers vous.

La vieille grand-mère sourit:

—Et bien, ne le retiens pas, laisse-le voler, le petit oiseau.

Louise rougit dans la pénombre.

Elle murmura:

—Je suis en amour, mémère

Caroline éclata alors d'un petit rire chevrotant.

—Je m'en doutais bien un peu que tu étais en amour, tu sais, car l'amour se révèle dans les yeux de l'être qui aime.

La vieille questionna:

—Je connais le chanceux?

—Oh oui, grand-mère vous le connaissez bien.

—Qui est-ce?

—C'est Anatole.

—Anatole Montreuil? le garçon de notre deuxième voisin?

Oui, mémère.

Caroline réfléchit longtemps, puis un sourire illumina sa figure.

Louise questionna:

—Vous approuvez mon choix?

—Je n'ai pas objection, car les Montreuil sont une bonne famille, pas très riche, mais honnête et laborieuse, et Anatole me semble un garçon travaillant, sage et rangé.

De l'autre côté du lit, la voix du vieux Baptiste s'éleva dans la chambre.

Il dit:

—Sacrée chanceuse de petite Louise, moi aussi j'approuve ton choix.

Caroline dit alors:

—D'après ce que je peux voir il n'y a pas que moi qui écoute en cachette; mais mon mari, ce secret que nous venons d'apprendre ne nous appartient pas, tâche de t'attacher la bouche avec de la broche à foin jusqu'à ce que le temps soit venu de dévoiler le secret de Louise.

—Aie point peur, ma vieille, je sais garder un secret; moi aussi, je peux dire comme Pit Caribou "Vous l'avez dit".

## CHAPITRE III

Comme Louise allait sortir de la chambre la vieille Caroline fit:

—Psitt ...

—Oui, mémère?

—Reviens ici, mon enfant.

—Pourquoi?

—Parce que je veux te donner quelques conseils en rapport avec ta nouvelle situation d'amoureuse.

La grand-mère questionna alors:

—As-tu embrassé Anatole?

—Non, pas encore mémère.

—C'est très bien, ça, ma petite, il ne faut pas avant les fiançailles toucher à autre chose qu'aux mains de son amoureux ou de son amoureuse.

Après les fiançailles on peut se donner des becs mais non pas des baisers.

—M'écouteras-tu?

—Oui, mémère, c'est d'ailleurs ce que mon confesseur m'a dit.

—C'est bien meilleur quand on a su attendre, l'amour, ma petite.

Le grand-père entra dans la conversation et dit en poussant un soupir comique:

—Si tu tiens de ta grand-mère, Louise, ton cavalier a besoin d'avoir le jeu pour attendre.

Il poursuivit:

—Je n'ai fréquenté ma Caroline que trois mois et demi avant de la marier. J'ai veillé constamment au salon avec elle en présence de ma défunte belle-mère. Nous n'avions la chance de nous prendre les mains que quand elle cognait des clous, la vieille.

Louise dit alors:

—Approuvez-vous ça, vous, pépère et mémère, que le père ou la mère de l'amoureuse surveille leur fille quand elle reçoit son cavalier?

La vieille réfléchit longuement.

—Non, dit-elle, je suis peut-être vieux jeu mais pas tant que ça.

Mon raisonnement est le suivant:

Il faut donner à ses enfants une liberté juste et raisonnable. La surveillance continuelle et achalante des parents est une véritable insulte à leur enfant.

Si celle-ci est méchante elle saura bien trouver des circonstances qui lui permettront de faire le mal en cachette et si elle est bonne la surveillance est superflue et constitue un pléonasme.

x x x

Le lendemain matin, comme la famille était à se préparer à partir pour les foins, un auto claxonna sur le Boulevard Sainte-Rose.

Un jeune homme au volant de la voiture fit pénétrer celle-ci sur le terrain des Ouimet et la fit stopper devant la maison de ferme.

Ce fut Aldéna qui reconnut la première le jeune homme.

—Mais, dit-elle, c'est Henri, Henri Ouellet.

—Comment vas-tu, mon cher petit cousin?"

—Pas mal du tout.

—J'ai pensé à venir me prélasser ici à la campagne pendant quelques jours."

Armand Ouimet dit alors:

—Tu es le bienvenu, Henri.

Le jeune homme regarda Louise, siffla et s'écria:

—Ma petite cousine est en train de devenir un vrai beau brin de femme, hein?

Louise rougit jusqu'aux oreilles et baissa les yeux.

Baptiste le grand-père dit alors au jeune cousin:

—J'ignore si la vie, Henri, t'a fait perdre des forces.

—Comment ça?

—Bien, je me demande si tu es encore capable d'accomplir les travaux d'habitants.

Le jeune homme s'envoya la tête et les épaules en arrière et dit:

—Je suis Yvon Robert, donnez-m'en, moi, des fourches, je vais vous le souigner votre foin.

Tancrede lui garrocha une fourche qu'Henri attrapa négligemment.

Ils sautèrent alors tous dans les charettes.

Puis les chevaux les emmenèrent dans les champs où le beau foin doré tressaillait au soleil.

La journée se passa sans incident jusque vers cinq heures de l'après-midi, alors que le coeur de Louise se mit à battre bien fort.

Il y avait de quoi.

En effet, Anatole Montreuil s'en venait vers eux.

Vers eux?

Non, non.

Vers elle.

Pendant qu'Aldéna et Armand regardaient, Anatole attira Louise à l'écart pour lui dire:

—J'ai parlé à papa...

—Oh, fit la jeune fille.

—Eh bien, qu'est-ce que ton père a dit?

—Il a dit oui.

—Oh, que je suis contente, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma jeune vie.

Anatole dit alors d'une voix anxieuse:

—Quand, les fiançailles?

La jeune fille, excitée, lui dit:

—Il faut que tu demandes ma main à papa et à maman d'abord, ensuite nous fixerons la date de nos fiançailles.

Anatole demanda:

—Quand, selon toi, dois-je faire la grande demande?

—Tout de suite, si tu veux.

Alors, en plein champ Anatole Montreuil se dirigea vers Armand Ouimet et lui demanda bravement:

—J'ai l'honneur, Monsieur, de vous demander la main de Louise.

A ce moment Aldéna éclata en sanglots.

Armand, son mari, la réprimanda:

—Voyons, Aldéna, ne fais pas la folle.

—Il ne nous demande que la main de Louise."

Baptiste éclata de rire et dit:

—C'est ça, Armand, donne-lui sa main, il saura bien prendre le reste lui-même.

Le père dit alors:

—Est-ce que ton papa est au courant de cette demande, Anatole?

—Oui, certainement, Monsieur Ouimet.

—Qu'en penses-tu, Aldéna?

La mère essuya ses larmes et dit:

—Anatole est un bon parti.

—Tu n'as pas d'objection?

—Mais non.

—Alors, dit Armand, je n'ai pas d'objection, moi non plus.

“Dimanche prochain nous célébrerons les fiançailles à la bonne manière d'autrefois avec Monsieur le curé présent qui bénira la bague.”

x x x

Ce soir-là, après le souper, Henri Ouellet, le cousin de Montréal, se leva de table et dit:

—Consentez-vous, cousine Aldéna et cousin Armand, à me laisser emmener Louise faire une petite promenade en auto?

Le père répondit:

—Pour la deuxième fois aujourd'hui je n'ai pas d'objection.

“Et toi Aldéna qu'en penses-tu?”

—Je pense, dit l'épouse, qu'il n'y a pas d'inconvénient puisqu'ils sont des cousins, mais n'entrez pas tard par exemple, mes enfants.

—Non, non.

Louise se toilleta alors et elle partit avec son cousin en auto.

Aussitôt après leur départ la vieille Caroline dit à son fils:

—Armand, tu as eu tort de permettre cette sortie.

—Tort, pourquoi ?

—Parce que si les mariages entre cousins sont permis après dispense obtenue, les caresses ne sont pas non plus prohibées.

—“Tu me comprends, Armand?”

Aldéna dit alors:

—Je crois que j'ai eu tort.

Amis lecteurs, allons donc voir si Aldéna a eu raison ou tort.

## CHAPITRE IV

### EN AUTO

L'auto filait sur le chemin d'Oka.

Soudain dans le village du même nom, Henri Ouellet stoppa sa voiture devant un hôtel.

—On entre? dit-il.

La jeune fille objecta:

—Je ne bois pas de boisson forte, moi.

—Alors de la bière?

—Non plus.

—Un verre de vin?

—Pas davantage, seulement un coke.

Ce fut avec appréhension que Louise vit son cousin consumer trois ou quatre verres de scotch consécutifs.

Il insista pour lui faire prendre du fort, de la bière ou du vin.

Mais elle refusa, d'abord avec courtoisie.

Quand il l'eut tourmentée et achalée pendant une dizaine de minutes avec la même affaire elle lui dit d'une voix sèche:

—Par chez-nous les hommes seuls boivent de la boisson forte; la femme, elle, boit la liqueur douce, et c'est peut-être pour ça qu'elles font à leurs maris des enfants forts et robustes.

—“Viens, Henri, nous rentrons à la maison.”

La jeune fille ne remarqua pas que son cousin, au lieu de tourner pour revenir à Sainte-Rose-Ouest, continua sa route vers Saint-André d'Argenteuil.

Soudain il stoppa à l'orée d'un bois, dans un petit chemin de dernière classe.

Il encercla la taille de Louise d'une main forte et puissante.

La jeune fille, d'abord prise par surprise, ne résista pas.

Il était à prendre un baiser salaud sur ses lèvres quand soudain elle ressembla toutes ses forces, lui appliqua une gifle retentissante sur la joue, et s'écria:

—Par chez-nous des gens comme toi, Henri Ouellet, on appelle ça des cochons.

Alors elle ouvrit la portière de l'auto et sauta sur la route en disant:

—Bonsoir, salaud.

Désespéré, hébété, Henri courut après elle, la pria, la supplia...

—Je me suis trompé, Louise, dit-il, oublions tout et ne parle de rien à la maison, je ne recommencerai plus.

Louise parut croire cette promesse et accepta de remonter en voiture.

Cette fois ils revinrent vers Sainte-Rose-Ouest.

La jeune fille ne vit pas Henri tourner la clef et éteindre le moteur.

L'auto s'arrêta d'elle-même.

Il dit:

—Nous sommes en panne.

De nouveau il lui encercla la taille et posa l'autre main sur la cuisse de Louise. Celle-ci était très forte pour une femme, mais naturellement pas aussi forte que le jeune homme.

Cependant elle se servit non seulement de sa force physique mais aussi de la force de sa langue.

Elle venait de voir sur le tableau avant de la voiture, que l'électricité avait été coupée.

Elle tourna la clef et dit:

—Allume ton moteur, goujat, et ramène moi chez-moi, ou bien je conte tout à papa, il te fera arrêter.

Le saligaud devant cet argument irréfutable, obéit.

Enragé il se mit à faire de la vitesse.

Une vitesse folle.

60, 70, 80, 85.

Un homme qui traversait négligemment la route n'eut pas le temps d'éviter Henri Ouellet qui le tua sur placé prenant après ça le fosset.

L'auto fit trois ou quatre tours sur elle-même.  
Démolit une clôture et alla s'arrêter dans un champ, les quatre roues en l'envers.

## CHAPITRE V

### A L'HOPITAL

Les cochons ont la vie dure.

Henri Ouellet se tira de cet accident avec seulement quelques contusions.

Quand elle s'éveilla à l'hôpital du Sacré-Coeur à Cartier-ville Louise tenta de remuer.

Mais vainement.

Une de ses jambes était lourde, trop lourde pour qu'elle puisse la lever.

Elle demanda à la garde-malade, à la tête de son lit:

—Suis-je en danger de mort?

—Oh non.

—Mais de quoi est-ce que je souffre?

“Il me semble qu'une de mes jambes pèse une tonne.”

La garde-malade sourit et dit:

—Dans cet accident vous vous êtes fracturé la jambe.

“La pesanteur que vous sentez est due à votre plâtre dans lequel elle est prisonnière.

Elle ajouta:

—Dans une couple de mois cette jambe sera aussi bonne que si elle était neuve.

Mais la garde-malade se trompait.

Des complications chirurgicales firent de la belle, de la très belle Louise une infirme, une boîteuse pour la vie.

## CHAPITRE VI

### LE PROCES

L'huissier, audencier poussa la porte, entra dans la Cour de justice et dit:

—Oyez, oyez, tout le monde debout, la Cour est ouverte. Présidé de son greffier, le juge entra à son tour.

Le greffier dit:

—Henri Ouellet, vous êtes accusé d'homicide involontaire à la suite de négligence criminelle.

“Plaidez-vous coupable ou non coupable?”

—Non coupable, dit l'accusé d'une voix assurée.

Le greffier dit alors à l'avocat de la Couronne:

—Votre premier témoin?

—Louise Ouimet, dit le disciple de Thémis.

Louise, soutenue par deux béquilles, s'approcha lentement et monta dans la boîte aux témoins.

Après l'assermentation réglementaire l'avocat de la Couronne lui demanda:

—Vous étiez présente lors de l'accident au cours duquel André Labrie a perdu la vie?

—Oui.

—Voulez-vous raconter à la Cour ce qui est arrivé?

Le juge s'aperçut de la timidité de la jeune fille.

Il ordonna:

—J'autorise, dit-il, un huis-clos temporaire pour permettre au témoin de parler librement.

—Tout le monde, sortez.

L'huissier audencier répéta:

—Tout le monde dehors, même les journalistes.

Paternellement, le magistrat questionna alors Louise:

—Dites-moi, chère Mademoiselle, tout ce qui est arrivé avant l'accident, vous pouvez parler maintenant, nous sommes seuls.

La jeune fille dit:

—Le soir de l'accident mon père et ma mère consentirent à ce que j'aie fait un petit tour de machine avec mon cousin, l'accusé dans cette cause.

Si je l'avais connu comme je le connais maintenant je ne serais pas infirme, car j'aurais refusé sa demande.

Le magistrat demanda:

—Pourquoi parlez-vous ainsi?

—Parce que, Monsieur le juge, mon cousin est un salaud.

—Que vous a-t-il fait?

—Il a tenté de me prendre de force.

—Il en voulait à votre vertu?

—Oui, votre Seigneurie.

—Voulez-vous raconter en détail ce qui s'est passé?

—Volontiers.

“D'abord, nous sommes arrêtés à un hôtel d'Oka.”

—Etait-il chaud au moment de l'accident?

—Oh oui, monsieur le juge, il était très chaud dans les deux sens du mot, chaud de boisson et chaud de saloperies.

“Quand, après l'avoir menacé de tout raconter à mes parents et de le faire arrêter par la police, il m'a enfin lâchée, il s'est mis à conduire son auto à une vitesse de fou et il a frappé André Labrie, le tuant du coup.

Le juge dit:

—Les preuves sont suffisantes, il ne faut pas oublier que nous ne sommes qu'au stage de l'enquête préliminaire, alors que les preuves sont contre l'accusé.

“Je cite donc par les présentes Henri Ouellet à son examen volontaire, après quoi il ira aux assises criminelles subir son procès devant douze de ses pairs à la prochaine session de ce tribunal.

A l'issue du procès aux assises, Henri Ouellet fut condamné comme il le méritait à quarante ans de travaux forcés au Pénitencier Saint-Vincent-de-Paul.

## CHAPITRE VII

### ANATOLE MONTREUIL

C'était le lendemain du retour de Louise dans sa famille. Ce soir-là, vers sept heures et trente, Anatole Montreuil entra chez les Ouimet, accompagné de son père.

Anatole avait l'air gêné.

Quand il vit Louise et ses béquilles, la pâleur de son visage s'accentua.

Il regarda celle qu'il avait accepté comme sa fiancée, avec des yeux de chien couchant, des yeux manifestant une faiblesse foncière de caractère.

Il dit :

— Louise...

Montreuil père l'interrompit.

— Ne parle pas, Anatole, c'est à moi de parler.

Armand Ouimet dit :

— Je vous écoute, Montreuil.

Le père d'Anatole commença :

— Il s'agit de mon fils et de ta fille, Armand.

Celui-ci ne parla point.

Montreuil continua :

— Tu comprends, Armand, je ne suis pas très riche; j'ai consenti au mariage de mon fils avec ta fille, parce que celle-ci était en pleine santé et pouvait aider aux travaux de la ferme.

« Malheureusement tel n'est plus le cas, son infirmité la rend presque impotente. Au lieu d'être un actif pour Anatole, elle deviendrait s'il la mariait un boulet attaché à son pied.

Louise éclata en sanglots et alla se réfugier dans les bras de sa grand-mère.

Le grand-père Jean-Baptiste se leva alors.

Silencieusement il indiqua du doigt la porte aux Montreuil.

Ceux-ci coururent et sortirent, père et fils.

Aldéna dit :

— Certaines gens font passer le bien matériel avant le bien spirituel.

Essuyant les gouttes de sueur qui perlaient à son front Armand remarqua :

— Ça prend toutes sortes de monde pour faire un monde.

Caroline embrassa Louise à plusieurs reprises.

Puis elle lui tapota les joues, le nez et le menton en disant :

— Fais donc une petite risette à mémère, Louise.

Celle-ci redoubla de sanglots, puis elle se leva et courut vers sa chambre où elle se jeta sur son lit.

## CHAPITRE VIII

### ALDENA INSISTE

Les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines...

Bientôt ce fut pour les enfants la rentrée à l'école.

Les vacances étaient finies.

Le lendemain de la fête du travail, Marcelle, Marguerite et Hilda partirent pour la classe le cœur gros.

Quant à Arcade, comme il venait d'atteindre sa sixième année et qu'il n'était pas des plus studieux, qu'il haïssait même l'école, son père lui dit :

— Eh bien, mon jeune, ton instruction est terminée; tu vas commencer maintenant à nous aider régulièrement sur la ferme.

« Tu remplaceras notre pauvre petite Louise, tu tireras les vaches et tu feras le train chaque jour.

« C'est là ton travail, mon petit Arcade. »

Louise, qui avait entendu cette conversation, soupira tristement.

Auparavant elle avait aidé son père et sa mère, mais maintenant elle était devenue pour eux une charge lourde, trop lourde.

Son cœur grossit.

Elle murmura :

— Quel fardeau suis-je donc devenu !

Si seulement...

Elle avait toujours cru pouvoir guérir.

Mais son père l'avait conduite chez un spécialiste de Montréal qui, après examen méticuleux, avait déclaré franchement :

— Seul un miracle remettra cette jambe à la normale.

x x x

On était rendu au milieu de septembre.

La température était maussade.

Aldéna était seule dans la cuisine avec Louise.

Les deux femmes lavaient la vaisselle.

Soudain la mère dit à Louise :

—Pourquoi n'entres-tu pas en religion, ma pauvre petite ?

—En religion ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Selon moi, ma fille, ton accident est une épreuve du bon Dieu.

“Une épreuve qu’Il t’envoie pour te faire comprendre que tu es destinée à la vie monastique.”

Louise resta perplexe.

Elle ne savait quoi penser.

Était-ce là sa vocation ?

Son âme agitée, son cœur dans le doute, son esprit imprégné d’incertitude, elle passa le reste de l’avant-midi à réfléchir.

Vers une heure de l’après-midi, le soleil vainquit les nuages et apparut au firmament, semant chez les humains la beauté et la joie qui illuminent.

Louise s’habilla et sortit.

Aidée de ses béquilles, elle prit le Boulevard Sainte-Rose et alla prier à la petite grotte qu’elle aimait tant.

A l’intérieur de cette grotte, la staute de Thérèse Martin, Carmélite qui se sanctifia et fut canonisée sous le nom de Thérèse de l’Enfant-Jésus, se dressait dans une alcôve de pierres.

Un ruban blanc la contournait; sur ce ruban étaient écrits ces mots :

“Priez Thérèse et vous serez exaucé”.

Seule devant cette jeune pureté Carmélite, pureté qui sentait la rose fraîche, Louise murmura une très tendre prière :

—O Sainte Thérèse, vous qui avez choisi, qui avez su choisir votre vocation, éclairez-moi, je vous en prie, je vous en supplie, dites-moi quoi faire.

“Je suis dans le doute, je suis tourmentée par l’indécision.

“Dites-moi, ô grande Sainte, dites-moi ce que je dois faire.

“Prenez ma main dans la vôtre et conduisez-moi vers ma vocation.”

A ce moment, Louise ne vit pas un jeune homme stopper sa voiture près de la grotte et en descendre.

Il s’approcha de Louise.

Celle-ci venait de terminer sa prière.

Elle était à se lever péniblement avec l’aide de ses béquilles.

Quand elle fut debout, elle se retourna :

—Oh ! ...

C’est alors que l’accident se produisit.

Le jeune homme ne s’était pas arrêté à temps.

Il frappa Louise sans le vouloir.

Celle-ci tomba à la renverse aux pieds de la grotte.

Très doucement, avec une tendresse innée, le jeune homme remit la jeune fille sur pieds.

Il lui demanda :

—Vous êtes-vous fait mal, mademoiselle ?

Louise regarda son compagnon.

Quelque chose, elle ne savait quoi, faisait battre son cœur très fort en ce moment.

Elle répondit :

—Non, je ne me suis pas fait mal du tout.

—Où demeurez-vous, mademoiselle ?

—A peine à cinq minutes de marche d’ici, monsieur.

—Eh bien, je ne permettrai pas que vous vous rendiez à pied chez vous, montez dans ma voiture, je vais vous reconduire.

Caroline, la vieille grand’mère, était à cueillir des fleurs dans le parterre des Ouimet quand elle vit l’auto.

Elle s’écria :

—Mon Dieu, mon Dieu !

“Un autre accident !”

Mais Louise la rassura bien vite.

—Non, dit-elle, ce n’est rien, grand’mère, ne soyez pas inquiète.

La vieille examina de la tête aux pieds le jeune homme qui venait de descendre de voiture.

Comme il aidait Louise à en sortir, Caroline demanda :

—Qu’est-il arrivé ?

Les jeunes gens lui racontèrent l’incident de la grotte, puis la grand’mère dit :

—Mais je ne sais pas encore votre nom, monsieur ?

Ensemble Louise et lui éclatèrent de rire.

La jeune fille dit :

—Grand’mère, vous n’êtes pas la seule à ignorer le nom de monsieur, moi-même je ne le sais pas encore.

Le jeune homme se présenta :

—Emilien Martel, dit-il.

—Que faites-vous dans la vie, monsieur Martel ?

—Je suis avocat.

Ce fut au tour de la vieille d’éclater de rire.

Elle dit :

—Avocat, alors vous êtes un des détracteurs... oh pardon, des protecteurs de la veuve et de l'orphelin ?

Gravement Emilien dit :

—J'ai cet honneur, madame.

Comme il ne parlait pas de s'en aller, la vieille et sa petite-fille l'invitèrent à entrer.

En voyant le piano dans le salon, le jeune homme demanda à Louise :

—Vous jouez de l'instrument, mademoiselle ?

—Oui, mais mal.

Caroline protesta :

—Voyons, dit-elle, Louise, tu péches par excès d'humilité.

—Tu sais d'ailleurs que tu joues passablement.

—Joue-nous un morceau."

—Lequel ?

Emilien demanda :

—Voulez-vous me faire plaisir ?

—Mais oui, mais oui, si je sais votre morceau favori, je le jouerai avec enthousiasme.

Il dit :

—Mon morceau favori, c'est la Paimpolaise de Théodore Botrel.

Louise s'installa au piano.

Comme elle allait commencer, la vieille dit :

—Mais, la Paimpolaise, c'est une chanson.

—Chantez-vous, monsieur?"

Emilien ne se fit pas prier pour accepter.

Alors dans cet après-midi ensoleillé et frais, la voix du jeune Martel s'éleva dans le salon, accompagnée du piano :

—J'aime Paimpol et sa falaise.

—"Son église..."

A ce moment, le jeune homme se reprit :

—"J'aime Paimpol et sa falaise, sa petite grotte et son grand pardon;

—"J'aime surtout ma Paimpolaise.

—"Qui m'attend au pays Breton."

x. x x

A leur retour des champs, Aldéna et Armand, son mari, invitèrent Emilien à souper avec-eux.

Tout de suite, il accepta.

Le coeur de Louise en fut comme "envelouté".

Ils passèrent la soirée ensemble.

Tout le monde commençait à bâiller, quand il se décida :

—Louise, murmura-t-il, je puis revenir ?

—Mais certainement, Emilien.

—Alors, dit-il, à jeudi soir prochain.

—"Mais serez-vous libre ce soir-là, Louise ?

—Oh oui, monsieur.

Après le départ du jeune homme, Armand Ouimet dit à sa fille :

—Sais-tu, ma petite, qu'Emilien Martel semble être sérieux avec toi ?

Aldéna interrompit :

—Je suis opposée à cette nouvelle situation.

—"Tu es destinée à la vie religieuse, Louise, j'en suis sûre.

La jeune fille protesta :

—C'est que moi, maman, je n'en suis pas sûre du tout.

La mère répéta son vieil argument :

—Il me semble, ma petite, que le bon Dieu t'a parlé assez clairement à ce sujet quand tu as été victime d'un accident voulu par Lui.

Durement elle poursuivit :

—Je ne veux pas te faire de peine, Louise, mais tu devrais savoir que ton infirmité rend un mariage impossible dans ton cas.

Louise éclata subitement en sanglots et alla se réfugier dans la solitude de sa chambre.

## CHAPITRE IX

### UN BOUQUET DE FLEURS

Le lendemain, Louise demanda à sa mère :

—Viendrais-tu, maman... ?

—Aller où ?

—Avec moi, voir monsieur le curé ?

—Monsieur le curé, le voir, pourquoi ?

—Pour qu'il me dise ce que je dois faire à propos de ma prétendue vocation religieuse.

—C'est correct, allons-y.

Le curé était dans son bureau du presbytère quand les deux femmes entrèrent.

Il se leva et aida Louise à s'asseoir, puis doucement il lui demanda :

—Que puis-je faire pour toi, mon enfant ?

Ce fut Aldéna qui répondit :

—Ma fille, monsieur le curé, est destinée à entrer en religion.

“Je le sais, je le sais, et j'en suis sûre.”

—Et toi, ma fille, que dis-tu de ça ?

“Te sens-tu destinée à devenir une bonne soeur ?”

—Non, répondit franchement Louise.

Aldéna insista :

—Crois-moi, mon enfant, je suis positive que je ne me trompe pas quand je te dis que c'est là ta vocation.

—Tut, tut, dit monsieur le curé, vous êtes en train, madame, de faire une bêtise. Il ne faut pousser personne vers la vie religieuse, car on s'expose à des désastres scandaleux.

“La vocation, madame, est quelque chose de personnel, d'exclusivement personnel. Dans le cas présent, c'est à Louise et à Louise seule de prendre une décision.

“Je vous en conjure, madame, laissez Louise seule avec son coeur et son âme décider si oui ou non sa vocation est là.”

x x x

Quand elles revinrent à la maison, la vieille grand'mère les attendait, portant sous son bras une longue boîte de carton de fantaisie.

Elle dit à Louise :

—Pour toi, petite.

—Pour moi ?

—Oui.

—Mais qu'est-ce que ça peut donc être et d'où cela vient-il ?

La vieille eut son petit rire chevrotant.

Elle dit :

—Je m'en doute, mais il y a un moyen bien simple de le savoir, ouvre simplement la boîte et tu verras.

Elle ouvrit la boîte et vit de belles roses blanches couchées sur un lit de verdure.

En plein centre, il y avait une carte sur laquelle étaient écrits ces mots :

“A ma chère Louise,

Emilien Martel.”

Le coeur de la jeune fille se serra bien fort.

Quelquefois on pleure de joie et les larmes que l'on verse sont bonnes.

Les larmes que Louise versa en ce moment étaient bonnes.

## CHAPITRE X

### DON A SAINTE THERESE

Louise prit le Boulevard Sainte-Rose et se rendit à la grotte où, avant de s'agenouiller, elle déposa aux pieds de la statue de Sainte Thérèse les roses qu'elle lui avait données Emilien.

Puis elle récita son chapelet.

C'est à la quatrième dizaine que tout à coup il se fit en elle une grande lumière.

Une lumière précise.

Une lumière inébranlable...

Une voix mystérieuse semblait venir des lèvres de la petite Thérèse et lui murmurait doucement :

—Emilien Martel est le tien, Louise, prends-le, tu seras heureuse avec.

Elle se leva et se mit à marcher vers chez-elle, le coeur rempli de bonheur; et puis, peu à peu, le doute, le doute redoutable, le doute torturant s'empara de nouveau de son être.

Elle ne savait pas.

Elle ne savait plus.

Avait-elle le droit d'imposer une infirme à Emilien ?

x x x

Tel que promis, le jeudi soir, Emilien arriva vers huit heures.

Ils veillèrent au salon avec Aldéna, Armand, le grand-père et la grand'mère. Jusqu'à dix heures, ils firent de la musique et du chant, puis la grand'mère dit en souriant :

—Je crois, mes amis, que Louise et monsieur Martel méritent quelques minutes d'intimité.

Jean-Baptiste dit à sa vieille épouse :

—Tu es “blodde” comme d'habitude, Caroline.

Elle se mit à turluter :

“Tu m'embrassais, vieil haïssable,

“Et ta barbe me piquait le menton.

“De t'en empêcher, j'étais pas capable,

“D'ailleurs, vois-tu, je trouvais ça bon.

“Dans le bon vieux temps, ça passait de même,

“Ça se passait de même dans le bon vieux temps.”

Quand Louise et Emilien furent seuls, un silence gêné pesa sur eux d'abord.

Puis la figure du jeune homme s'éclaira d'un fin sourire.

Il dit :

—Je suis bouleversé.

—Comment ? questionna Louise.

—Je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne suis sûr que d'une chose, d'une seule chose...

—Quoi donc ?

—Je vous aime, Louise.

La jeune fille protesta :

—Mais il y a à peine quelques jours que nous nous connaissons. Vous allez vite en besogne, Emilien !

Il lui prit la main et se mit à la caresser doucement.

Au bout de quelques instants, Louise la lui retira.

Il dit alors :

—Vous m'aimez, dites, Louise ?

La jeune fille rougit et avoua d'un seul mot prononcé à voix très basse :

—Oui.

Mais tout de suite, Louise reprit :

—Si je vous aime, Emilien, cela ne veut pas dire que je n'ai pas de doute sur votre amour pour moi.

Anxieusement, Emilien fit :

—Des doutes, pourquoi en avez-vous ?

—Il me semble que c'est impossible qu'on aime une pauvre infirme comme moi.

Il sourit :

—Cela me rappelle deux vers écrits par l'auteur du présent roman.

“Je les cite :

“Peut-être reviendrai-je boiteux, mais, bon papa,

“Je ferai des enfants qui ne boiteront pas”.

—Vous comprenez, Louise ?

—Non, pas très bien.

—Je puis vous expliquer, ma chérie. Peu importe que vous boitez de la jambe, le principal c'est que vous ne boitez ni du coeur ni de l'esprit.

“En tout cas, je vous aime telle que vous êtes; un point, c'est tout.”

Il ouvrit ses bras.

Elle se réfugia contre lui.

Il prit la jolie tête qui était cachée dans son épaule, souleva son menton et approcha ses lèvres de celles de Louise.

Ce fut leur premier baiser d'amour.

## CHAPITRE XI

### UNE LETTRE

Chaque mardi, chaque jeudi et chaque dimanche, comme le veut la loi très ancienne des fréquentations sérieuses au pays de Québec, Emilien venait voir sa blonde.

On avait fixé le mariage des jeunes gens au mardi-gras suivant.

Novembre allait bientôt sonner son glas.

Le lendemain de la Toussaint, comme c'est d'ailleurs l'habitude chez nous, après la messe des morts, tous les membres de la famille Ouimet se rendirent au cimetière où ils prièrent sur la tombe de leurs aïeux.

Louise avait encore des incertitudes à propos de sa vocation.

Elle était aller voir de nouveau monsieur le curé.

Celui-ci avait solidifié ses positions spirituelles en lui disant :

—Ce sont les restes des paroles malheureuses et des mauvais conseils de votre mère qui causent en vous cette incertitude; du moment que vous êtes sûre d'aimer Emilien, n'hésitez pas, mon enfant, c'est votre destinée.

Agenouillée en face du monument funéraire de ses aïeux, Louise pria à voix basse.

—O vous dont le sang court dans mes veines, vous qui êtes sans doute au ciel, illuminez mon esprit et mon coeur afin de m'assurer définitivement que je ne me trompe pas en mariant mon Emilien.

En revenant à la maison, comme c'était son habitude quotidienne, le vieux grand-père ouvrit la boîte rurale sur le bord de la route; en sortit les journaux et une lettre.

Caroline lui demanda :

—Eh son père, pour qui cette lettre ?

—Ne prends pas le beu, ma vieille, ce n'est pas pour toi.

—Pour qui alors ?

—C'est pour moi.

—Donne que je voie.

Mais le vieux se précipita à l'intérieur de la maison, suivi de sa vieille au galop.

Rendu dans la cuisine, il prit un couteau dans un tiroir et ouvrit avec grand soin l'enveloppe.

Tout de suite, il alla voir au bas de la dernière page de la lettre et il s'écria :

—C'est de notre fils William, des States.

La vieille Caroline renifla dédaigneusement :

—Son nom, dit-elle, n'est pas William mais Guillaume.

Alors le vieux éclata de rire et dit :

—C'est rien, ça, il a aussi changé son nom de famille.

—Comment ?

—Bien, il ne s'appelle plus O U I M E T, il s'appelle Weemett.

La vieille s'écria :

—Il aurait mieux fait de changer son caractère de courail-leux plutôt que de changer son nom comme s'il en avait honte. Dieu merci, les Ouimet sont une famille honorable qui peut passer la tête haute devant n'importe qui.

—Veux-tu, ma vieille, je vais te lire cette lettre ?

—Je t'écoute.

Baptiste lut alors :

“Bien chers parents,

“Mon commerce est tellement florissant, je fais tellement de money que j'ai décidé d'aller en dépenser chez vous autres.

“J'arriverai à Sainte-Rose-Ouest le trois novembre.”

Caroline s'écria :

—Mais c'est demain ça !

—Tais-toi donc, vieille, tu me fais perdre le fil de ma lecture.

Il reprit :

“Je fais le voyage en automobile, seul; je ne sais pas exactement à quelle heure de la journée j'arriverai, mais attendez-moi au cours de l'après-midi du trois.

“N'oubliez pas de tuer le veau gras pour votre prodigal son.

“William Weemett,  
0133 Vlack alley,  
Lewiston, Maine.”

## CHAPITRE XII

### WEEMETT ALIAS OUI MET

Comme la plupart des franco-américains qui visitent leur parenté québécoise, Guillaume Ouimet était une grande gueule pleine de vantardises.

Pleine de bull, comme se plaisait à dire Tancrède, le frère de Louise.

Selon lui, la province de Québec ne valait pas une chique à côté des Etats-Unis, des Stétes, où on avait ci, on avait ça...

Chez nous, on n'avait ni ça ni ci.

On ne sut jamais comment il se faisait que William Weemett était au courant de l'affaire de vocation de Louise.

Toujours est-il qu'un soir le frère d'Armand dit à brûle pourpoint :

—Quelle est cette sottise que tu voulais faire ma petite ?

—Sottise ? Que voulez-vous dire, mon oncle ? demanda Louise.

—Je veux dire que tu ferais une bêtise d'entrer en religion.

“Tu travaillerais ainsi à engraisser les curés.”

—Oh, fit Louise, voyons, mon oncle, ne parlez donc pas comme ça, vous savez bien que c'est presque sacrilège ce que vous venez de dire !

William se câbra :

—Aux Stétes, dit-il, on ne se laisse pas emplir, nous autres.

“Nous n'avons pas de presbytères plus beaux que les églises, nous ne croyons pas aux trompettes de Jéricho qui sont supposées avoir fait tomber les murs de cette ville.

“Nous ne croyons pas non plus au menteur de Josué qui aurait arrêté le soleil alors qu'il ne marchait pas.

“Nous savons par ailleurs que le déluge universel n'a pas fait mourir les petits poissons.

“Et puis parlons donc, voulez-vous, de l'affaire de la pomme dans le paradis terrestre; est-ce que ça tient debout, cette affaire-là ?”

Très pâle, le vieux Jean-Baptiste dit à son fils américanisé :

—Espèce de vaurien, grande et sale gueule, apprends ceci :

“Les curés ne nous bourrent pas; au contraire ils nous aident. Ce sont eux qui ont su, avec les restants français de 1760, faire une race forte, vigoureuse, pure, puissante et sans tache.

—Oui, papa, je l'admets avec toi, les curés nous ont fait une race, oui, une race de porteurs d'eau et de journaliers qui travaillent pour enrichir les Anglais et les Américains.

Adoptant le ton railleur de son fils, Baptiste dit :

—Nous sommes une drôle de race de porteurs d'eau, nous autres; en effet, je te le demande, William Hippolyte Lafontaine était-il un porteur d'eau ?

“Et Georges-Etienne Cartier ?

“Et le premier Honoré Mercier ?

“Et Wilfrid Laurier ?

“Et Gouin ?

Et des milliers d'autres de notre race étaient-ils des porteurs d'eau aussi ?”

William se fâcha rouge alors et s'écria :

—En tout cas, vous ne pouvez nier, papa, que notre race est bonne seulement dans la fabrication des curés, des moines et des moinettes.

Bouillant de colère, Armand se leva et dit :

—N'oublie pas, mon frère, que tu es sous mon toit actuellement.

“Je ne tolérerai pas chez nous qu'on insulte ma religion et les représentants de Dieu sur terre.

\* “Va-t-en ou ferme ta boîte.”

Weemett lui dit alors :

—Comme tu le dis si élégamment, Armand, je ne m'en vais pas, je ferme ma boîte.

Puis il se tourna vers Louise et lui dit :

—Viens faire un tour avec moi, petite; je serai absent pendant une couple d'heures. J'espère qu'en mon absence les caractères redeviendront calmes ici.

## CHAPITRE XIII

### A SAINT-EUSTACHE

Comme ils passaient devant l'église de Saint-Eustache, William dit :

—T'a-t-on dit qu'un de nos ancêtres était enterré ici ?

—Mais non, mon oncle, racontez-moi, voulez-vous ?

William commença :

“Il s'agit de Luc Ouimet, un des lieutenants du grand Chénier dont la statue est sur le parapet de cette église avec chaque côté d'elle un clocher.

“Luc fut tué d'une balle d'un soldat du général Colborne.”

Louise demanda :

—Où allons-nous, mon oncle ?

—Je ne sais pas.

Louise sourit et dit :

—Alors c'est un “nowhere”.

—Si tu veux, mon enfant ...

Après avoir tourné en face de l'église, il traversa le village pour aller prendre la nouvelle route nationale de Hull.

Il y eut un long silence.

Puis Louise dit :

—Mon oncle ... ?

—Oui ... ?

—C'était une farce que vous faisiez tout à l'heure à propos de vos insultes à la religion ?

—Hélas, non, ma petite, c'est là ce que je crois, moi.

—Si j'essayais de vous convertir, me laisseriez-vous faire ?

—Je crois que oui, à condition que tes arguments soient convainquants.

—Vous croyez en Dieu ?

—Oui et non.

—Que voulez-vous dire ?

—Je crois en une force suprême, mais non en un Jéhovah à l'esprit rempli de vengeance et assoiffé de sang humain.

Louise sourit de nouveau et dit :

—Admettez une chose, mon oncle.

—Quoi ?

—Ceci : C'est que vous n'êtes pas le plus intelligent du monde entier.

—Evidemment, évidemment.

—Savez-vous quelle est la plus grande intelligence sur terre ?

—Non, quel est le nom de cet homme ?

—Le savant Einstein.

—Qu'a-t-il ce gas-là ?

—Ce qu'il a ? Il a la foi en Dieu, une foi simple, une foi enfantine.

“Et il est plus intelligent que nous tous.  
Ça prouve quelque chose ça, mon oncle ?”  
Un long silence...  
Louise réfléchit.  
Elle se sentit soudain prise d'un désir, d'un désir divin.  
Celui de ramener à tout prix son oncle William dans le droit chemin.  
Soudain elle eut une idée.  
Une idée lumineuse.  
Une idée sublime.

## CHAPITRE XIV

### UN DECES

Au cours du mois de novembre, monsieur Montreuil, le père d'Anatole, fut tué par un étalon qui lui défonça le ventre.  
Il mourut trois jours plus tard.  
Le lendemain de son enterrement, son fils Anatole se présenta chez les Ouimet.  
Ce fut la vieille Caroline qui lui ouvrit la porte.  
Il lui demanda :  
— Louise est ici ?  
— Oui, mais...  
Grossièrement, écartant d'un geste rude la brave vieille, Anatole pénétra dans la pièce principale de la maison.  
La jeune fille était à veiller avec son fiancé Emilien.  
Anatole Montreuil ignora cette présence masculine.  
Posant ses yeux sur la jeune fille, il lui dit :  
— Louise, tu le sais, papa est mort; il n'y a donc plus d'entrave à notre mariage. Je viens te réclamer.  
Le jeune avocat s'écria :  
— Il devient fou, le gas !  
— Je crois que oui, fit Louise.  
— Non, j'ai toute ma tête à moi et je suis dans mon droit, car j'ai aimé Louise avant vous, monsieur l'avocat sans cause.  
La colère emporta alors la jeune fille.  
— Je ne suis pas, dit-elle, une vieille affaire qu'on met dans le grenier de son coeur pour remettre ensuite en circulation.  
“Il me semble que moi seule ai mon mot à dire dans mes amours.

“Anatole, j'ai donné mon coeur à Emilien, je l'autorise à le garder.

“Alors sors immédiatement.”

Le jeune habitant se fâcha dur et dit en ricanant :

— Parlons-en de ton Emilien, c'est un beau p'tit !

La jeune fille ne permit pas au calomniateur d'aller plus loin.

Elle se dressa et, silencieusement, d'un geste sec, elle indiqua la porte au jeune Montreuil.

Emilien, enragé, dit entre ses dents :

— Sors, voyou, ou je te fais ton affaire.

— O.K. Je suis prêt.

L'avocat sauta sur son rival, lui décocha un solide coup de poing sur le nez, suivi d'un coup de pied sur le tibia.

Montreuil se pencha instinctivement pour toucher à sa jambe endolorie : alors Emilien en profita pour lui relever la tête d'un solide uppercut au menton.

Le vilain jaloux en eut assez.

Précipitamment il sortit.

## CHAPITRE XV

### NOEL ! NOEL ! VOICI LE REDEMPTEUR !

La veille de Noël, il neigea; ce qui annonçait un 25 décembre blanc, joyeux, et pur comme le petit Enfant qui allait naître pour la 1948e fois.

Emilien arriva chez Louise à bonne heure ce soir-là.

Grand'maman Ouimet, Aldéna et le grand-père Baptiste étaient à terminer l'ornementation de l'arbre de Noël traditionnel dans un coin du salon.

Comme son fiancé ne semblait pas vouloir enlever son paletot, Louise lui demanda :

— Nous sortons... ?

— Oui, j'ai laissé mon moteur en marche.

— Où allons-nous ?

— Il reste une offrande dans ma voiture, une gerbe de roses blanches.

Louise s'écria :

— Oh, je crois deviner. C'est un cadeau à la petite Thérèse de Lisieux ?

— Oui, viens, Louise, viens à la grotte.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes gens étaient agenouillés et priaient aux pieds de la statue qui semblait les regarder tendrement.

Le jeune homme murmurait :

—O petite Sainte chérie, donnez-nous dans le sacrement de mariage tout le bonheur, tout l'amour, toutes les joies humaines et divines que je n'ai pas méritées moi, mais que ma femme de bientôt a méritées, elle.

Une grande paix, une paix qui régnerait partout sur la terre si les pauvres humains, au lieu de s'entredéchirer dans les guerres immondes, suivaient les préceptes d'amour du plus grand des hommes, l'Enfant-Dieu, oui, une douce, une infiniment douce paix envahit le cœur des fiancées.

Ils revinrent à la maison.

## CHAPITRE XVI

Entre Noël et le Jour de l'An, la température devint maussade, le thermomètre s'éleva jusqu'à 70 degrés, la neige fondit.

Mais la veille du Jour de l'An au soir, le ciel se libéra de ses nuages, les étoiles et la lune parurent.

Cependant le temps, lui, resta doux.

Il était huit heures quand Louise dit à sa mère :

—Je vais faire une petite prière à la grotte de Sainte Thérèse, maman; si Emilien arrive en mon absence, dis-lui de venir me rejoindre.

Agenouillée devant la statue de la Sainte aux roses blanches, Louise égrenait le chant des Ave sur son chapelet.

Elle n'entendit pas l'auto d'Emilien qui stoppait.

Elle ne s'aperçut de sa présence que quand pieusement il lui prit la main.

Alors d'un commun accord, ils terminèrent le chapelet de la jeune fille.

Puis le jeune homme murmura une ardente prière personnelle :

—O petite Thérèse, dit-il, vous savez que la tradition chez les Canadiens français est de se donner ses cadeaux non pas à Noël mais au Jour de l'An.

“Thérèse, ô Thérèse, donnez-nous donc le plus beau cadeau du monde...”

Louise reprit, regardant ses pauvres béquilles de chaque côté d'elle :

—Oui, dit-elle, donnez-nous aujourd'hui le plus beau cadeau du monde, petite Sainte chérie. Le plus beau cadeau du monde pour moi, c'est bien difficile de le recevoir sans miracle, c'est même impossible...

Le jeune homme poursuivit leur prière commune :

—Non, dit-il, tu te trompes, Louise; rien n'est difficile pour la petite amie du bon Dieu.

“Demandons-lui ce miracle avec amour, avec une foi infinie; peut-être demandera-t-elle au petit Jésus, son grand ami, de l'opérer, ce miracle.

Une lassitude étrange, infinie, mystérieuse, s'empara alors de leurs deux êtres.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, la jeune fille posa sa tête sur l'épaule de son fiancé qui, lui, posa la sienne sur l'épaule de sa fiancée.

Un silence, un silence très doux, sembla les entourer de sa protection.

Bientôt leur respiration se fit calme, régulière; ils dormaient.

## CHAPITRE XVII

### WILLIAM WEEMETT SE CONVERTIT

Il était 11 heures ce même soir quand la vieille grand'mère s'aperçut que Louise et son compagnon n'étaient pas encore entrés.

Elle dit :

—Baptiste ?

—Oui, ma vieille ?

—Je suis inquiète de Louise.

—Inquiète, pourquoi ?

—Parce qu'elle n'est pas encore revenue de la grotte.

Weemett intervint :

—Je saute dans mon char, dit-il, et je vais la chercher.

Quand il arriva à la grotte, William vit les deux êtres qui, le visage illuminé d'un sourire presque divin, dormaient paisiblement dans les bras l'un de l'autre.

Doucement il les éveilla.

—Vite, vite, dit-il, sinon vous arriverez en retard à la messe de minuit du Jour de l'An.

Les fiancés se frottèrent les yeux et se levèrent.

—Venez à la voiture, dit Weemett.

Soudain William fit quelque chose de singulier.

D'abord il ne sut pas ce qu'il y avait exactement qui se passait dans cette nouvelle situation.

Puis il comprit et s'écria :

—La foi, dit-il, la foi éternelle qui dormait dans mon cœur m'est revenue.

Il se précipita aux pieds de la statue de Sainte Thérèse, s'agenouilla et, parmi ses sanglots, murmura :

—Je crois, je crois en Dieu, le Père Tout Puissant...

Louise qui contemplait cette scène demanda :

—Comment se fait-il, mon oncle, que la foi vous est revenue si brusquement ?

William sourit, et indiquant les deux béquilles que Louise avait oubliées et qui reposaient aux pieds de la grotte, dit :

—Tu ne t'es pas encore aperçu du miracle opéré, ma belle enfant ?

Voyant qu'elle marchait sans béquilles, s'apercevant qu'elle était guérie et qu'elle ne boitait plus, Louise s'agenouilla de nouveau et murmura une prière de reconnaissance infinie à Jésus qui avait permis à Sainte Thérèse l'opération du miracle qui faisait d'elle une femme complète.

Pieusement, d'une voix grave, Emilien dit :

—Le mari de Louise, petite Thérèse, vous remercie du plus profond de son cœur.

William Weemett parla à son tour et dit :

—Petite Sainte, ce n'est plus William Weemett, l'Américain, qui vous parle, c'est Guillaume Ouimet, descendant des pionniers canadiens-français du pays de Québec qui vous parle.

—Vous n'avez pas opéré qu'un miracle ce soir, Mademoiselle, vous en avez opéré deux, et le plus difficile des deux, c'est le mien, quand vous m'avez redonné ma foi qui, je le sens, est dorénavant inébranlable.

## CHAPITRE XVIII

### SWING LA BACAISSE

Le lendemain matin, ce fut le grand-père Baptiste qui, selon les usages, se leva le premier et attendit patiemment ses deux fils, Armand et William, arriver devant lui et s'agenouiller.

Ce fut Armand qui parla :

—Voulez-vous, papa, dit-il, nous donner, à Guillaume et à moi, votre bénédiction ?

Le vieux grand-père parut alors grandir de toutes les générations passées qui, sortant de la tombe, remontaient à la surface du présent.

D'un geste grave, presque majestueux, Baptiste leva la main droite, traça une grande croix dans l'air et dit :

—Mes enfants, je vous bénis.

Comme Armand se relevait, son fils aîné Tancrède, Louise, Arcade, Marcelle, Marguerite et Hilda s'agenouillèrent à leur tour devant lui et Tancrède répéta :

—Papa, voulez-vous être assez bon de nous bénir ?

Le père traça, lui aussi, dans l'air le même signe de croix, signe de croix qui est peut-être la plus grande force de notre race, et dit :

—Mes enfants, je vous bénis.

La vieille Caroline s'écria alors :

—Le temps du fun est arrivé.

Mais le vieux Baptiste protesta :

—Non, non, pas tout à fait encore.

Gravement il dit à Louise et à Emilien :

—Eh là, les fiancés, c'est le temps ou jamais pour toi, Louise, d'accompagner ton cavalier au piano pendant qu'il chantera "le Jour de l'An de Larrioux.

Ils ne se firent pas prier; bientôt la voix de l'avocat s'éleva, grave, solennelle :

"C'est le Jour de l'An.

"La famille entière,

"Au pied de la croix, s'est mise à genoux.

"Le père se lève après la prière.

"Voici ce qu'il dit d'un ton grave et doux :

"Sang de mon sang, fils de ma race,

"Aujourd'hui blottis sous mon toit,

"De vos aïeux suivez les traces.

"Demeurez gardiens de la foi.

"Sachez conserver vos usages

"Léguées jadis par vos aïeux;

"Garder toujours votre langage,

"Votre parler mélodieux."

x x x

Le vieux Baptiste dit alors :

—Maintenant c'est le temps du fun pour le vrai, on va-t-y la

swingner la bacaisse dans le fond de la boîte à bois !

Le vieillard s'approcha de Louise et lui dit :

—J'ai l'honneur de te demander, ma fille, de danser le premier quadrille avec toi.

Se tournant vers Tancrède, il ordonna d'une voix fausement sévère :

—Aye, Tancrède, sors ton violon et violonne !

Guillaume plaça son mot :

—C'est ça, le père, dit-il, dansez avec Louise, on va bien voir si, oui ou non, Thérèse a fait une bonne jobbe.

En effet, il vit.

Elle avait fait une bonne jobbe...

FIN

EN VENTE:



## LES 2 BEDEAUX

Une aventure extraordinaire du DOMINO NOIR

Un ouragan de chantage ravage deux paroisses voisines.

Curés, marguilliers, commissaires, tous ont à verser des sommes à un astucieux bonhomme qui se sert du missel paroissial pour transmettre ses messages.

Le Domino se charge du mystère et décide que l'épître de Noël résoudra le problème.

Minuit, la messe commence, Alain tiendra-t-il parole?

---

---

*Paraîtra la semaine prochaine:*

# Le péché de Manon

Par MIMI ESTIVAL

---

Manon vient d'épouser le beau Yves, et déjà elle rêve d'une maternité.

Le temps passe et pour combler le grand vide, Manon adopte une petite fille.

Elle néglige son mari qui se laisse entraîner au dehors par un surcroît de travail.

Lorsque la véritable mère reprend la petite, Manon constate sa solitude.

Regagnera-t-elle l'amour de l'homme négligé ou cherchera-t-elle ailleurs à refaire sa vie?



Le **Roman d'amour** 10

des EDITIONS POLICE JOURNAL

\*  Le meilleur sur le marché  \*

---

---

---